Présent Ciel

L'hebdo du doyenné de Giromagny – Rougemont-le-Château

14 août 2022 # 142

Chers amis,

l'épreuve fait partie de la vie ! Les textes que la liturgie de ce dimanche nous propose vont à l'encontre de ce sentiment d'injustice que nous éprouvons parfois quand nous disons : « Mais qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu ? »

En effet, le prophète Jérémie, l'apôtre Paul et même Jésus endurent l'épreuve alors qu'ils accomplissent pourtant la volonté de Dieu. Le mal que nous faisons peut nous attirer du mal mais le bien que nous faisons nous expose au mal dans une lutte, un combat qui est inévitable car l'amour n'est pas aimé.

Nous ne pouvons pas échapper à l'épreuve sauf si nous sommes morts. Refuser l'épreuve, c'est refuser le Christ, manquer de foi et d'espérance envers Celui qui a déjà passé l'épreuve en vainqueur par sa résurrection, envers Celui qui est avec nous au cœur de l'épreuve et qui nous promet la victoire.

Si la vie est une traversée avec le Christ, ne comptons pas sur lui pour transformer notre barque en avion pour enjamber les tempêtes. Affrontons celles-ci dans la confiance en la promesse qu'il nous a faite : après les vents et la mer déchainés, nous retrouverons le ciel bleu et les eaux calmes…

Père Yann, votre doyen

Dimanche 14 août 2022, 20e dimanche du Temps Ordinaire

Lectures de la messe

Première lecture (Jr 38, 4-6.8-10)

En ces jours-là, pendant le siège de Jérusalem, les princes qui tenaient Jérémie en prison dirent au roi Sédécias : « Que cet homme soit mis à mort : en parlant comme il le fait, il démoralise tout ce qui reste de combattant dans la ville, et toute la population. Ce n'est pas le bonheur du peuple qu'il cherche, mais son malheur. » Le roi Sédécias répondit : « Il est entre vos mains, et le roi ne peut rien contre vous ! » Alors ils se saisirent de Jérémie et le jetèrent dans la citerne de Melkias, fils du roi, dans la cour de garde. On le descendit avec des cordes. Dans cette citerne il n'y avait pas d'eau, mais de la boue, et Jérémie enfonça dans la boue. Ébed-Mélek sortit de la maison du roi et vint lui dire : « Monseigneur le roi, ce que ces gens-là ont fait au prophète Jérémie, c'est mal ! Ils l'ont jeté dans la citerne, il va y mourir de faim car on n'a plus de pain dans la ville ! » Alors le roi donna cet ordre à Ébed-Mélek l'Éthiopien : « Prends trente hommes avec toi, et fais remonter de la citerne le prophète Jérémie avant qu'il ne meure. »

Psaume (Ps 39 (40), 2, 3, 4, 18)

D'un grand espoir, j'espérais le Seigneur : il s'est penché vers moi pour entendre mon cri. Il m'a tiré de l'horreur du gouffre, de la vase et de la boue ; il m'a fait reprendre pied sur le roc, il a raffermi mes pas. Dans ma bouche il a mis un chant nouveau, une louange à notre Dieu. Beaucoup d'hommes verront, ils craindront, ils auront foi dans le Seigneur. Je suis pauvre et malheureux, mais le Seigneur pense à moi. Tu es mon secours, mon libérateur : mon Dieu, ne tarde pas !

Deuxième lecture (He 12, 1-4)

Frères, nous qui sommes entourés d'une immense nuée de témoins, et débarrassés de tout ce qui nous alourdit – en particulier du péché qui nous entrave si bien –, courons avec endurance l'épreuve qui nous est proposée, les yeux fixés sur Jésus, qui est à l'origine et au terme de la foi. Renonçant à la joie qui lui était proposée, il a enduré la croix en méprisant la honte de ce supplice, et il siège à la droite du trône de Dieu. Méditez l'exemple de celui qui a enduré de la part des pécheurs une telle hostilité, et vous ne serez pas accablés par le découragement. Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang dans votre lutte contre le péché.

Évangile (Lc 12, 49-53)

En ce temps-là, Jésus disait à ses disciples : « Je suis venu apporter un feu sur la terre, et comme je voudrais qu'il soit déjà allumé ! Je dois recevoir un baptême, et quelle angoisse est la mienne jusqu'à ce qu'il soit accompli ! Pensez-vous que je sois venu mettre la paix sur la terre ? Non, je vous le dis, mais bien plutôt la division. Car désormais cinq personnes de la même famille seront divisées : trois contre deux et deux contre trois ; ils se diviseront : le père contre le fils et le fils contre le père, la mère contre la fille et la fille contre la mère, la belle-mère contre la belle-fille et la belle-fille contre la belle-mère. »

Pour le meilleur et pour le pire…

A écouter Jésus ce dimanche, nous souhaiterions presque qu'il ne soit jamais venu ! Il n'est pas venu mettre la paix sur la terre mais la division. Jésus, après ce discours, nous paraît beaucoup moins engageant !

En fait, Jésus n'exprime pas son souhait ou sa volonté de semer la zizanie en ce monde puisque le semeur de zizanie est un ennemi dans la parabole du bon grain et de l'ivraie. Jésus se contente de dresser le triste constat d'une réalité qui débute déjà du temps de son ministère terrestre. L'amour n'est pas aimé et son message ne provoque pas que l'adhésion mais aussi l'hostilité et la division. Ceux qui choisissaient de devenir ses disciples s'exposaient au rejet de la part de leurs propres familles qui n'acceptaient pas dans leur ensemble que soient remises en cause les structures patriarchales qui avaient cours dans la société de l'époque. Ainsi, le fils qui choisissait de devenir disciple, de s'attacher au Christ, ne perpétuerait plus toutes les traditions qui maintenaient la vie sociale et familiale de l'époque. Cette division ne fit qu'empirer jusqu'à la persécution. L'apôtre Paul était ainsi un pharisien persécuteur de chrétiens. La division atteignit son paroxysme après la destruction du Temple en l'an 70 avec l'assemblée de Jamnia qui décida d'exclure du judaïsme ces Juifs qui proclamaient Jésus de Nazareth Messie.

L'épreuve est inévitable. Elle est inhérente aux choix que nous faisons. Les premiers disciples éprouvèrent comme un coup de foudre pour Jésus au point de tout laisser pour s'attacher à lui. Comme dans le mariage, ce choix se fit pour le meilleur et pour le pire. Au nom de la promesse initiale, nos choix sont à refaire et à refaire encore chaque jour. Chaque jour, nous sommes appelés à redire oui. Sans cet attachement à la promesse initiale, nous ne pouvons pas nous structurer et nous apparaissons comme non fiables aux yeux de ceux qui nous voient louvoyer dans l'inconstance et l'opportunisme. Notre fidélité à la promesse initiale au cœur même de l'épreuve est la preuve d'un attachement véritable à la personne et non pas à l'une de ses images éphémères. Si quelqu'un ne voit en son conjoint que la richesse, la gloire ou la beauté, que fera-t-il quand celui-ci les aura perdues ? Consentir au pire et pas seulement au meilleur révèle la réalité de nos sentiments.

Souvenons-nous enfin que les premiers chrétiens furent douloureusement victimes de l'intolérance, du rejet de la différence, de ce désir d'uniformité tapi dans le cœur de l'homme qui le fait se sentir menacé quand l'autre est trop autre par rapport à lui. De victimes, les chrétiens sont parfois devenus des bourreaux quand ils se mirent à persécuter ceux qui les avaient précédemment persécutés. Quand l'empereur Constantin légalisa le christianisme puis se convertit à cette nouvelle religion, les chrétiens purent s'exprimer au grand jour mais ils ne tardèrent pas à rejeter et persécuter tous les autres cultes présents à l'époque dans l'empire romain. Il en est de même aujourd'hui encore quand certains chrétiens font preuve d'intolérance ou veulent imposer leurs idées et leurs valeurs à tous sous prétexte parfois de vouloir ainsi les sauver.

A l'image de saint François d'Assise se rendant chez le sultan, c'est dans le dialogue, l'ouverture, le respect et la tolérance que nous devons nous faire entendre. François n'a pas voulu convertir le sultan car cela n'appartient qu'à Dieu. Il est resté à sa juste place, celle du témoin de la grâce que Dieu opéra dans sa vie. A sa suite, témoignons de ce meilleur qui nous a fait nous attacher au Christ sans faire subir le pire à ceux qui nous sont différents…
Père Yann

Mgr Jean-Marc Aveline : « La France a besoin d'espérance ! »

Mgr Jean-Marc Aveline, qui sera créé cardinal par le pape François le 27 août, préside le Pèlerinage national à Lourdes, organisé par la famille de l'Assomption jusqu'au mardi 16 août. Malgré les fortes crises que traverse l'Église de France, l'archevêque de Marseille partage à La Croix ses motifs d'espérance.

Source : la-croix.com

***La Croix* : Vous avez appris le 29 mai votre création comme cardinal le 27 août, à l'occasion d'un consistoire. Qu'est-ce que cette nomination change pour vous ?**

Mgr Jean-Marc Aveline : Je commence seulement à mesurer ce qui est en train de changer dans ma mission… J'avoue que c'est vertigineux, mais la joie et la prière des Marseillais me rassurent, et je souhaite garder cet ancrage dans ce qui est mon premier lieu d'apostolat. Je pressens aussi que ce cardinalat est de nature à renforcer les liens de fraternité que j'entretiens avec les évêques de France. Mais bien sûr, je sens un certain poids sur les épaules !

Quel cardinal entendez-vous être ? Comptez-vous en profiter pour faire avancer cette « théologie de la Méditerranée » qui vous est si chère ?

Mgr J.-M. A. : Je ne me sens pas représentant d'une cause que je devrais faire avancer en profitant d'une situation avantageuse. Car ce qui caractérise un cardinal, c'est le lien avec le Saint-Siège et plus encore avec la personne du pape et le service de son ministère. Je ne connais pas encore le domaine d'action pour lequel il me demandera de l'aider davantage. Je sens bien que la question de la Méditerranée lui tient à cœur ; peut-être que cela nous vaudra l'occasion d'une visite à Marseille… Lors d'une discussion avec lui, j'ai d'ailleurs compris qu'il aimait Marseille parce qu'elle est sur une ligne de fracture qui est aussi un espace de rencontre : à la fois porte de l'Orient et porte de l'Occident.

Vous serez le seul cardinal occupant un siège épiscopal français, cela vous donne-t-il une place particulière dans l'Église de France ?

Mgr J.-M. A. : Pour le moment, mais il ne s'agit que d'une intuition, je pense que oui. Un cardinal, fût-il le seul – en en attendant d'autres – n'est toutefois pas le représentant des évêques de France. Mais je sens bien que cela me confère une mission particulière, notamment pour que l'on comprenne mieux à Rome ce qui est en train de se passer dans l'Église de France, ce qui se cherche au milieu des difficultés et des crises que nous traversons.

Au-delà de celles de Marseille, quel regard portez sur les fractures de la société française ?

Mgr J.-M. A. : Je suis préoccupé voire inquiet. Je constate qu'il y a chez nous une difficulté à débattre sans invectives. L'abstention aux dernières élections révèle un déficit de confiance envers ceux qui ont un engagement politique. Dans mes rencontres avec un certain nombre d'élus ici à Marseille et dans la région, je ne cesse de les encourager : il est bon que des personnes s'occupent de la Cité et s'engagent au service de leurs concitoyens.

Mais la France aujourd'hui a besoin d'espérance ! Elle nourrit de trop grands doutes sur elle-même, sur sa vocation en tant que nation, sur ce qui, dans sa longue histoire, l'a dotée de richesses qui peuvent être utiles à d'autres. De ce fait, la note de la France en vient presque à manquer dans l'actuel concert des nations, parce qu'elle n'est pas assez sûre d'elle-même.

Vous décrivez une France affaiblie par ses fractures. Comment faire face à celles qui affectent l'Église de France ?

Mgr J.-M. A. : D'abord, revenir à Jésus-Christ et accueillir la communion que son Esprit veut tisser entre nous au service de l'amour dont le Père aime le monde. Ensuite, privilégier la mission, car c'est la raison d'être de l'Église : elle existe pour annoncer l'Évangile en servant la dignité de toute personne humaine, en œuvrant au service du bien commun, en travaillant à l'unité de la famille humaine et en aidant les consciences à rester en éveil, tout cela à cause de l'Évangile et dans un dialogue incessant avec tous les hommes et les femmes de bonne volonté. Enfin, adapter régulièrement l'organisation interne de l'Église aux exigences toujours nouvelles de la mission.

Avec la crise des abus sexuels, la sécularisation ou encore la crise des vocations, estimez-vous que l'Église de France va mal ?

Mgr J.-M. A. : Je ne crois pas qu'elle aille mal. Elle traverse, certes, une série de crises difficiles. Et ce n'est pas la première fois dans l'histoire qu'elle les vit un peu avant les autres. Je me souviens que, quand mes prédécesseurs allaient à Rome, ils étaient souvent sermonnés

sur le manque de dynamisme de leurs diocèses. Maintenant que la vague de la sécularisation a atteint des contrées plus orientales, on nous demande plutôt conseil pour savoir comment tenir dans un tel contexte… Et puis, certaines crises sont salutaires. Le rapport de la Commission indépendante sur les abus sexuels dans l'Église (Ciase) et le travail réalisé par l'épiscopat avec l'ensemble des fidèles nous rendent plus vigilants et attentifs aux personnes victimes et nous obligent à un vaste examen de conscience.

Le pape François a déjà fait remarquer le paradoxe de l'Église de France. D'un côté, elle doit affronter le rouleau compresseur d'une sécularisation qui agit peut-être plus fortement qu'ailleurs, en raison de l'option politique de la laïcité. Celle-ci présente des avantages, car elle place la citoyenneté au-dessus de la confessionnalité, mais elle comporte aussi le risque de se transformer en laïcisme, qui est comme une nouvelle religion. Et d'un autre côté, le pape souligne que l'Église de France est étonnante par la profusion de sainteté qu'elle suscite. Elle ne manque donc pas de ressources, comme je le constate souvent, notamment chez les jeunes.

Des visites ont été menées récemment dans des diocèses, à Toulon et Strasbourg, auprès de communautés nouvelles… Est-ce le signe que l'Église de France rencontre des problèmes de gouvernance, ou que Rome n'aime pas la France ?

Mgr J.-M. A. : D'abord, il faut reconnaître que la gouvernance, qu'elle soit ecclésiale, politique ou économique, est de plus en plus difficile. J'ai suffisamment reçu de responsables en ces domaines pour le savoir : aujourd'hui, celui qui exerce une autorité est très vite considéré comme une cible. Dans l'Église, les problèmes sont peut-être amplifiés par la dimension sacramentelle liée à la charge de ceux qui exercent un ministère épiscopal ou presbytéral. Un certain nombre d'habitudes sont aussi à revoir – ce que le pape François dénonce sous le nom de cléricalisme, qui ne touche d'ailleurs pas que les clercs. Mais qu'on dise que « Rome n'aime pas la France », non ! Rome aime suffisamment la France, au contraire, pour exercer, quand c'est nécessaire, une vigilance qui n'est pas un soupçon.

Comment avez-vous accueilli les remontées du terrain dans le cadre du Synode sur l'avenir de l'Église ? Faut-il aller vers une église pleinement synodale ?

Mgr J.-M. A. : Sur ce sujet du synode, j'estime que la chose vaut mieux que le mot. Et je pense que l'adjectif *synodal* devrait au bout du compte disparaître puisqu'il serait devenu synonyme d'ecclésial. Au fond c'est une Église « ecclésiale » que nous voulons : une Église qui se départit d'un fonctionnement trop exclusivement hiérarchique.

Avec ce synode, nous sommes dans un processus qui me paraît presque aussi important qu'un concile, à la différence que le pape François a voulu que la parole soit d'abord donnée à tout le peuple de Dieu. Ensuite, il faudra bien construire quelque chose avec tout cela. On voit se dessiner quelques lignes. Et aussi des limites : ont participé aux assemblées synodales des fidèles d'une certaine tranche d'âge, mais beaucoup moins les jeunes. Or une photographie des grands-parents ne donne pas une image juste de la famille et de son dynamisme…

Diriez-vous que l'Église a besoin de se réformer pour annoncer la foi dans un monde différent ?

Mgr J.-M. A. : L'Église est *semper reformanda* (« toujours à réformer ») : le jour où elle prétendrait ne plus avoir à se réformer, elle ne serait plus fidèle à son Mystère ! Mais il lui faut pour cela déployer à la fois une fidélité sans faille à la Tradition et une ouverture sans crainte

aux questions du monde d'aujourd'hui. La Tradition est une affaire de responsabilité. Chaque génération se doit d'exposer le dépôt de la foi aux questions de son temps. La génération d'il y a cinquante ans n'avait pas de problème avec l'urgence climatique ni avec l'éthique biomédicale : nous oui ! Et c'est sur ces questions aussi qu'il nous faut rendre raison de notre espérance.

En outre, je pense que le synode n'a pas encore donné tous ses fruits parce qu'il s'est beaucoup intéressé au fonctionnement. Or la raison d'être de l'Église, ce n'est pas de se regarder fonctionner, mais de servir la relation d'amour de Dieu pour le monde (Jn 3, 16).

La parole des évêques est-elle encore audible ? Sur quoi est-elle attendue et peut-elle être entendue ?

Mgr J.-M. A. : Selon ma petite expérience, il ne faut pas parler trop souvent, mais oser le faire à temps et à contretemps. Quand les évêques se font le relais des sans-voix, leur parole est entendue, même si elle dérange. Bien sûr, il faut toujours s'efforcer de vivre en accord avec ce que l'on dit. On ne donne pas de leçons ; on livre un témoignage, même s'il doit nous en coûter. Donc oui, j'estime qu'il est important que l'Église puisse prendre position. Cela dit, ce n'est pas parce que vous parlez que vous êtes entendus, même si on fait mine de vous écouter !

Vous présidez pour la première fois le Pèlerinage national. Avez-vous une relation particulière à Lourdes ?

Mgr J.-M. A. : J'y suis d'abord allé enfant, en famille. La simplicité de Bernadette, sa liberté, sa dignité, m'ont toujours beaucoup touché. Il se trouve que je revenais d'un pèlerinage diocésain quand j'ai appris, le 29 mai dernier, ma désignation comme cardinal. La veille, devant la Grotte, j'avais justement demandé au Seigneur la grâce de ne pas laisser ma joie être ternie par tous les soucis de la vie ecclésiale – et je le prie d'autant plus pour cela aujourd'hui !

Ce Pèlerinage national est aussi une occasion de prier pour la France et pour la paix : quand je vois la dévotion mariale des Ukrainiens à Zarvanycia comme celle des Russes devant l'icône de Notre-Dame de Kazan, je me dis que nous ne pouvons pas subir la guerre sans confier ardemment à la Vierge Marie le désir de paix qui nous habite.

Le thème du pèlerinage 2022 est « Avec Marie, devenons témoin de l'espérance ». En ces temps troublés, comment garder des raisons d'espérer ?

Mgr J.-M. A. : Pour garder l'espérance, je crois à l'importance d'un travail intérieur de décentrement, qui consiste à apprendre à se réjouir de ce que la grâce de Dieu accomplit en d'autres personnes. C'est par cet appel à la conversion et à la réconciliation que l'Esprit Saint tisse entre nous la communion et l'oriente vers la mission. Je suis souvent en admiration devant des personnes de tous âges, croyants ou non, qui font avec sérieux l'expérience de la vie, de ses joies et de ses peines, et qui gardent au cœur, envers et contre tout, le désir de vivre et de faire du bien aux autres. Cela m'aide moi-même à témoigner de l'amour dont Dieu, en Jésus-Christ, aime le monde, pour le guérir et le sauver, et c'est cet amour qui est mon espérance.

Lettre pastorale du Cardinal Saliège sur « la personne humaine »

Lettre pastorale sur « la personne humaine » de l'archevêque de Toulouse Mgr Jules Géraud Saliège (1870-1956).

« Mes très chers Frères,

Il y a une morale chrétienne, il y a une morale humaine qui impose des devoirs et reconnaît des droits. Ces devoirs et ces droits, tiennent à la nature de l'homme. Ils viennent de Dieu. On peut les violer. Il n'est au pouvoir d'aucun mortel de les supprimer.

Que des enfants, des femmes, des hommes, des pères et des mères soient traités comme un vil troupeau, que les membres d'une même famille soient séparés les uns des autres et embarqués pour une destination inconnue, il était réservé à notre temps de voir ce triste spectacle. Pourquoi le droit d'asile dans nos églises n'existe-t-il plus ? Pourquoi sommes-nous des vaincus ? Seigneur ayez pitié de nous.

Notre-Dame, priez pour la France.

Dans notre diocèse, des scènes d'épouvante ont eu lieu dans les camps de Noé et de Récébédou. Les Juifs sont des hommes, les Juives sont des femmes. Tout n'est pas permis contre eux, contre ces hommes, contre ces femmes, contre ces pères et mères de famille. Ils font partie du genre humain. Ils sont nos Frères comme tant d'autres. Un chrétien ne peut l'oublier. France, patrie bien aimée France qui porte dans la conscience de tous tes enfants la tradition du respect de la personne humaine. France chevaleresque et généreuse, je n'en doute pas, tu n'es pas responsable de ces horreurs.

Recevez mes chers Frères, l'assurance de mon respectueux dévouement. »

Jules-Géraud Saliège Archevêque de Toulouse 13 août 1942

A lire dimanche prochain, sans commentaire